

# DIAMANTINO

## Le Monde

Un premier long-métrage plein de fantaisie autour d'un joueur naïf, victime de son statut médiatique

Présenté à la Semaine de la critique, lors du Festival de Cannes, *Diamantino* est le premier long-métrage d'un duo occasionnel de jeunes et joyeux « court-métragistes », Gabriel Abrantes et Daniel Schmidt (qui avaient signé ensemble *Palacios de Pena*, en 2013), nés et formés aux États-Unis, mais œuvrant principalement en Europe. Entre inspiration hétéroclite et désinvolture assumée, *Diamantino* fait feu de tout bois et se présente comme un grand cirque d'images, touchantes par leur hybridation et leur multiplicité au cœur d'une certaine iconographie contemporaine. Abrantes et Schmidt ont, à ce titre, l'idée féconde de faire vivre à l'écran une figure rarement approchée par le cinéma, celle du footballeur professionnel, drôle de créature médiatique qui concentre sur elle une foule de passions populaires et d'intérêts commerciaux.

Diamantino Matamouros (Carlotto Cotta, aperçu dans *Les Mille et Une Nuits* et *Tabou*, de Miguel Gomes) est une figure de proue de la Seleçao portugaise, dont le génie suscite l'engouement national. Mais c'est aussi un grand benêt au cœur d'or, qui fond en larmes devant les caméras du monde entier, un soir de finale, pour avoir raté un penalty décisif. Son père meurt au même moment, laissant le joueur dans le désarroi et aux prises avec deux sœurs jumelles, Sonia et Natasha (Anabela et Margarida Moreira), qui le tancent et détournent sans vergogne son argent. Pour soigner sa détresse, il recueille dans son vaste château,

recouvert d'azulejos et de marques de sponsors, une fausse réfugiée, Aisha (Cleo Tavares), qui est en fait une enquêtrice des services secrets venue plonger le nez dans ses finances. Elle découvre un Diamantino innocent, instrumentalisé par ses sœurs dans des opérations douteuses.

Un tel récit, dont la drôlerie joue sur la naïveté complète de son protagoniste, n'a évidemment rien de très sérieux, mais ne se refuse pourtant pas une forme de profusion qui maintient l'intérêt à flot. Abrantes et Schmidt explorent les ressources de l'outil numérique, dans un esprit de bidouille poétique à la Georges Méliès, créant toutes sortes d'incrustations et de mélanges aberrants. Ainsi l'inspiration du footballeur sur le terrain se manifeste-t-elle par une vision candide et amusante, celle d'une meute géante de « chiens poilus » qui surgissent sur le terrain pour l'accompagner dans un nuage de barbe à papa. Le film regorge de telles idées, branques et fantaisistes, entre poésie rafistolée et pastiche épais.

*Diamantino* vaut peut-être moins pour ce qu'il raconte – une histoire d'amour somme toute convenue, un éloge de la candeur contre la méchanceté du monde – que pour son bouillonnant régime d'images, qui cerne quelque chose de l'environnement visuel dans lequel baigne notre modernité. A commencer par son protagoniste lui-même, passionnant : d'une part à cause de sa naïveté spectaculaire, qui le rend aveugle au monde ; de l'autre, de par sa stature d'icône médiatique, qui

contribue à le dématérialiser, dans un environnement saturé de logos (ses sponsors), de marchandises (le fatras tape-à-l'œil qui emplit son château) et de messages publicitaires (ses apparitions à la télévision).

### Créature spectaculaire

Le footballeur – un enfant piégé dans un corps d'adulte – est saisi comme une image sans fond, un drôle de duplicata (sa ressemblance troublante avec Cristiano Ronaldo), une « figurine » infiniment reproductible (un laboratoire entreprend de le cloner), exploité par des intérêts privés, mais ne s'appartenant pas lui-même.

Créature spectaculaire, Diamantino se cherche à travers un labyrinthe d'images kitsch et mensongères : les retransmissions des matchs, les talk-shows racoleurs ou les spots propagandistes d'extrême droite, auxquels il se prête sans s'en rendre compte. Autant de flux d'une communication aliénante, dont la meilleure façon de sortir est encore de se transformer : à la suite d'expériences, une poitrine pousse à Diamantino, qui contredit frontalement l'image du footballeur viril et bodybuildé qui lui collait à la peau. Cette protubérance nouvelle, qui perturbe sa silhouette, le propulse en même temps dans un âge adulte de désirs naissants.

Diamantino déchoit alors du statut abstrait d'icône pour endosser dans sa chair le mélange de deux images : celles des physiologies masculine et féminine, qui, par leur réunion paradoxale, lui confèrent enfin un semblant de réalité. MATHIEU MACHERET